

ÉLOGE DE FRANCESCA ALBANESE Yanis Varoufakis

Une question me hante au beau milieu de la nuit, quand le sommeil me fuit et que mes pensées se perdent dans les méandres du passé. Cette question est la suivante : « Qu'aurais-je fait dans les années 1930, au matin de la Nuit de Cristal ? » Pas ce que je dis que j'aurais fait. Pas ce que j'espère avoir fait. Mais qu'aurais-je réellement fait – quand les trains ont commencé à circuler, quand les voisins se sont tus, quand le prix de la décence est devenu la perte de tout ? La plupart d'entre nous, je crois, n'auraient rien fait. Non par malice, mais par peur. Par cette douce et insidieuse conviction que quelqu'un d'autre parlerait, que la situation est complexe, qu'il nous faut être « raisonnables ». N'oublions pas que l'ordinaire est l'alibi de l'extraordinaire. Et comme nous nous sommes accrochés à cet alibi ! Comme nous nous y accrochons encore ! Et puis, de temps à autre, une personne apparaît qui ne s'accroche pas. Quelqu'un qui s'avance quand les autres reculent. Quelqu'un qui nomme la chose quand tous les autres sont occupés à nommer autre chose. Francesca Albanese, c'est cette personne. Elle se tient devant le monde – seule, sans armes, armée seulement du droit, des mots et d'un courage rare – et elle dit ce que les centristes ne diront pas, ce que les ministères des Affaires étrangères ne diront pas, ce que les rédactions ne diront pas. Elle dit : « C'est un génocide. Et nous y assistons en direct. » Ne me dites pas que c'est une exagération. Ne me dites pas que le terme est controversé. Elle ne l'a pas employé à la légère. Elle l'a utilisé comme un médecin établit un diagnostic scientifique : non pour blesser, mais pour avertir ; non pour attiser, mais pour nommer. Et pour cela, ils s'en sont pris à elle. Oh, comme ils s'en sont pris à elle ! Calomnies. Enquêtes. Éditoriaux haineux. Comptes bancaires gelés. Expropriation du seul appartement qu'elle ait jamais possédé. La machine bien huilée s'est retournée contre elle. Car les gens respectables ne peuvent tolérer ce qu'elle représente : un miroir tendu à leur complicité. Revenons, une fois de plus, aux années 1930. Retournons à ces quelques personnes qui se sont levées lorsque les trains ont commencé à circuler, chargés de Juifs. Il y avait Aristides de Sousa Mendes, consul portugais à Bordeaux. Il a défié son propre gouvernement. Il a signé des milliers de visas à la main, pendant des heures, jusqu'à ce que ses doigts saignent. Il a sauvé plus de vies que Schindler. Et il est mort sans le sou, déshonoré, oublié de tous. À Varsovie, il y avait un officier allemand nommé Wilm Hosenfeld. Il cacha un pianiste juif sous les décombres. Il n'en sauva pas des milliers, mais un seul. Cet homme, Władysław Szpilman, en garda le souvenir. Et le souvenir est « le seul refuge d'où l'on ne peut nous expulser ». Il y avait Raoul Wallenberg. Il y avait les villageois du Chambon. Il y avait les anonymes, les discrets, les quelques furieux qui disaient : « Pas sous ma responsabilité. » Francesca Albanese est leur héritière. Non pas parce qu'elle porte une arme. Non pas parce qu'elle

cache des réfugiés dans sa cave. Mais parce qu'elle fait quelque chose d'aussi dangereux dans un monde qui a perfectionné l'art de fermer les yeux. Elle voit. Et elle parle. Elle ne parle pas comme une diplomate. Dieu merci ! Les diplomates nous ont légué le langage des « arguments des deux côtés », de la « retenue » et de la « proportionnalité ». Le langage diplomatique est le tombeau parfumé de la clarté morale. Non, elle parle comme une juriste. Comme un être humain. Comme une femme qui a contemplé l'abîme et a refusé de le qualifier de « paysage géopolitique complexe ». Edna O'Brien a un jour décrit un personnage qui « avait l'insouciance de ceux qui ont déjà tout perdu ». Francesca Albanese n'a pas tout perdu. Elle a conservé sa dignité, son poste, sa voix, sa famille. Mais elle a calculé le prix à payer pour dire la vérité aux puissants. Et elle a décidé que ce prix est infiniment inférieur à celui du silence. Quel est ce prix à payer ? Appelons-le. On l'a traitée d'antisémite – elle qui se fonde sur le droit international forgé dans les cendres d'Auschwitz et les flammes de Nuremberg. On l'a traitée de complotiste – elle qui cite chaque source, chaque note de bas de page, chaque résolution de l'ONU. On l'a traitée de naïve – elle qui comprend mieux que quiconque les rouages de la realpolitik. Ces accusations ne sont pas des arguments. Elles sont le crachat de ceux qui se sentent menacés. Car Francesca Albanese menace quelque chose de très précieux pour les puissants : le droit de commettre des atrocités en toute impunité. Mes amis, les années 1930 ne sont pas arrivées d'emblée avec des coups bas et des pogroms. Elles sont arrivées progressivement, par petites touches, avec des restrictions « raisonnables », des mesures « proportionnées » et le silence des gens bien-pensants. On se dit qu'on aurait été différents. Qu'on aurait été Sousa Mendes. Qu'on aurait été Wallenberg. Mais la plupart d'entre nous, je le crains, aurions été ces voisins qui disent plus tard : « Je ne savais pas. » Francesca Albanese le sait. Et elle refuse de faire comme si de rien n'était. Alors, rendons-lui hommage. Non pas avec des statues ou des récompenses qu'elle ne recherche pas, mais avec quelque chose de plus difficile : notre propre refus de détourner le regard. Avec nos propres voix, élevées dans des lieux sûrs pour nous, mais dangereux pour elle. Avec nos propres corps, s'il le faut. Une femme courageuse, blessée lors d'une manifestation devant la tristement célèbre base nucléaire américaine de Greenham Common en 1982, m'avait dit : « Le cœur est un chasseur de ce qu'il ne peut avoir. » Mais je dis que le cœur est un chasseur de ce qu'il ne perdra pas. Et ce que nous ne perdrons pas, c'est le souvenir de celles et ceux qui se sont levés, même lorsque ce combat a tout coûté. Francesca Albanese se lève aujourd'hui. À notre époque. En notre nom. Sous notre ciel indifférent. Soutenons-la. Pas demain. Pas quand ce sera sans danger. Maintenant. **[Extrait d'un discours prononcé à Athènes le dimanche 3 mai 2026]**